

Être cinéaste francophone en Amérique du Nord

Pierre Vallée en entrevue

Paul Doucet

Numéro 14, février 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43889ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Théâtre Action

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Doucet, P. (1981). Être cinéaste francophone en Amérique du Nord : Pierre Vallée en entrevue. *Liaison*, (14), 16-17.



entrevue

Être cinéaste francophone en Amérique du Nord

(Entrevue de Paul Doucet avec le cinéaste Pierre Vallée qui vient tout juste de terminer le tournage de son dernier film "Petit Papa Noël ou Les beaux cadeaux". Le film a été produit par l'Office national du film dans le cadre du programme Régionalisation/Ontario.)

L: "Petit Papa Noël ou les beaux cadeaux", peux-tu nous en parler un peu?

P: C'est un film d'hiver, de Noël. A vrai dire, des circonstances extérieures ont influencé notre choix. On avait plusieurs synopsis dans les tiroirs. Celui-là, on savait qu'il avait de bonnes chances de passer vu que les dates d'acceptation des projets coïncidaient avec le temps des fêtes, des cadeaux, du Père Noël... Y a un autre sujet qui me trotte dans la tête depuis longtemps, c'est celui des rencontres entre deux personnes. Alors on s'est dit, on aura les deux: Une histoire d'amour dans un contexte de Noël.

L: "On", c'est qui.

P: Je développe des idées de scénarios avec Alain Gagnon depuis 3 ans.

L: Le choix du thème est presque un hasard, finalement?

P: C'est fréquent au cinéma. Tu ne fais pas les films que tu veux faire mais tu fais les films que tu peux faire.

L: Devenir cinéaste, comment ça commence?

P: Pour moi, ça a commencé quand j'avais 12-13 ans. Je passais mes samedis après-midi au cinéma. T'avais 4 films en ligne. Quand t'as 13 ans puis que tu restes à Vanier, tu ne penses pas que toi tu vas devenir cinéaste. Ça reste une chose que des gens font ailleurs, aux États-Unis... C'est pratiquement inaccessible.

Comme à peu près tout le monde qui veut faire quelque chose dans le domaine culturel en Ontario, j'ai commencé par faire du théâtre. D'abord acteur puis technicien puis metteur en scène avec le théâtre de La Corvée. "Le théâtre, comme disait

Jacques Desnoyers quand il travaillait à Théâtre-Action, c'est un moyen de ti-cul; t'as juste besoin de 4 planches!"

L: "Les Beaux Cadeaux", c'est pas ton premier film?

P: Non. Mon premier film, "La Séquestration" remonte à 5 ans. Aujourd'hui, j'appellerais ça plutôt un exercice parce qu'il m'a surtout servi à apprivoiser le médium-cinéma, à essayer de comprendre "quoi faire" avec une caméra. Pas beaucoup d'intérêt pour le public. C'était un film trop fermé. Après ça, j'ai été deux ans sans faire autre chose que de la scénarisation. Puis, "Un homme à sa fenêtre" présentement en distribution qui a été lancé pendant Contact Franco-ontarien '80 à Ottawa. "Les Beaux Cadeaux", le dernier, devrait sortir pour Noël '81, j'espère.

L: Faire un film, c'est un long processus; ça demande de la persévérance, de la suite dans les idées. Qu'est-ce que tu en penses?

P: Faut que tu sois souple. Tu pars d'une idée, tu la scénarises puis t'abouthis à autre chose. Une fois le tournage fait, ton idée première, tu l'as respectée, c'est certain que tu vas la retrouver dans le matériel, mais ton matériel lui, est indépendant; il t'apporte autre chose. Même chose pour le jeu: Ce que tu filmes ce n'est pas le personnage, c'est l'acteur. Y a aussi que tu tournes jamais chronologiquement. Les acteurs commencent par jouer la fin du dialogue puis à la fin de la journée, ils jouent le début de la scène, tu comprends? C'est le moment présent qui compte. Donner de l'énergie rapidement et toujours à court terme.

L: Les relations humaines sur un plateau, comment ça se passe?

P: C'est jamais pareil. Les conditions de travail influencent beaucoup les rapports entre les gens. Tu travailles tellement vite. Un espèce d'ouragan. T'as besoin de mettre pas mal d'eau dans ton vin. Des tensions, des heurts, il peut y en avoir constamment. T'es toujours bousculé, tu manques toujours de temps. Faut que tout le monde fasse sa job si tu veux avoir un bon film.

L: Qui voit à ce que tout le monde fasse sa job?

P: Ça dépend. Ça se divise entre le réalisateur, son assistant et le directeur de production. Le réalisateur agit en quelque sorte comme "foreman" mais ça reste un travail difficile à faire.

Toute l'équipe apprend son métier en même temps, même le réalisateur est en train d'apprendre comment ça marche un film! Ton degré d'écoute est important mais pas toujours facile. La communication en souffre parfois.

L: Pour te rendre à terme, faut que tu puisses t'adapter à pas mal de situations, j'imagine?

P: Faut tout le temps que tu t'adaptes. C'est un médium qui passe par tellement d'étapes avant d'arriver à son produit fini que tu peux te retrouver, dans la salle de montage, avec un film pas mal différent au bout de la ligne. Tu peux faire 1 an - 1-1/2 an sur un film.

L: Est-ce que le producteur ne t'oblige pas à respecter ton idée de base, ton projet tel qu'il a été accepté?

P: Une fois que ton film a été accepté, tu es à peu près libre d'en faire ce que tu

veux en cours de production. En fait, il y a plus de contraintes avant que les films rentrent en production qu'après.

L: À cause des critères de sélection?

P: C'est à dire qu'au départ, le CAR (comité d'action régional), qui sélectionne les projets, avaient des critères très limités. Exemple: Un film de fiction, ça se passait pas; y avait juste du documentaire. Aujourd'hui, la fiction est bien reçue. Il y a eu une discussion qui a duré longtemps à l'intérieur du CAR et qui a suscité tout un débat parmi les cinéastes aussi, à savoir: Est-ce que le film doit avoir un sujet franco-ontarien?

L: Toi, où tu te situes par rapport à ça?

P: Moi, j'ai jamais fait un film franco-ontarien. Je n'arrive pas à concevoir le cinéma en fonction de l'Ontario. Je le conçois en tant que francophone en Amérique du Nord. Il existe un cinéma francophone. Le noyau est au Québec et puis t'as des satellites autour de plus en plus qui se développent. Éventuellement, tout ça va se rejoindre, faire un tout parce qu'il est sûr que l'Ontario va produire aussi des cinéastes qui vont aller plus loin que l'Ontario, qui vont peut-être même déboucher sur une carrière internationale. T'aurais une espèce de cinéma global.

L: Donc, au départ, t'as une vision de l'Amérique du Nord et puis tu es franco-ontarien dans la mesure où tu es né en Ontario. Tu trouves des moyens en Ontario mais tu ne veux pas te limiter à ça?

P: Absolument pas. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je n'ai jamais choisi de thème franco-ontarien comme tel. Bon, je suis né en Ontario, j'ai été éduqué en Ontario. Culturellement, l'Ontario, ou bien donc c'est en moi ou bien donc y en a jamais eu! Donc, forcément, peu importe ce que je vais faire. Même dans 20 ans, il est certain que ma perception des choses ne sera pas celle d'un montréalais! Je ne ferai jamais un film comme un gars de Gaspé ou un gars de Montréal en ferait! Ça, ça reste spécifique. Des antécédents, tout le monde en a! Qu'on arrête de penser en fonction d'un cinéma qui soit franco-ontarien! C'est un cinéma francophone qui est fait en Ontario mais, dans ses sujets, dans ses traitements, dans son marché potentiel, faut penser à le distribuer au Québec. On n'a pas le

choix! Si on veut faire un long métrage francophone en Ontario, va falloir le distribuer au Québec. Le cinéma québécois ne s'auto-suffit pas au Québec alors imagine-toi en Ontario comment on est limité! Faut s'ouvrir! Faut embarquer dans ce qui s'appelle la cinématographie. À ce moment-là, entre le gars de Montréal et puis le gars d'ici, y a pas grande différence. T'as là deux gars qui font du film. Aussi simple que ça!

L: L'avenir, comment tu le vois?

P: Ça fait trois films que je fais. Je suis un peu plus en sécurité dans le sens que je suis presque sûr d'en faire un quatrième. Je suis moins inquiet de ce côté-là. Ma préoccupation immédiate c'est que, pour moi, tous les films que j'ai fait demeurent des

exercices. Je ne veux pas dire que je les ai faits froidement mais ça demeure des films que j'ai fait dans des contextes circonscrits.

À présent, j'aimerais faire des films plus personnels sur le plan du cinéma et sur le plan des idées. Avant d'y arriver, faut que tu apprennes ton métier, faut que tu sois capable de fonctionner avec le médium.

Le fait que je me sois cassé la gueule sur le premier m'a fait comprendre que pour apprendre, il faut en faire.

Plus nos moyens augmentent plus on peut se diriger vers des choses plus personnelles, plus exigeantes. Mais, il faut se donner une bonne base.

*Montage de l'entrevue:
Odette Gagnon.*

